

A monochromatic teal image showing the silhouettes of five people walking from left to right in an airport terminal. They are carrying backpacks and rolling suitcases. The floor is highly reflective, mirroring their forms. Large windows in the background feature a repeating geometric pattern of stars and polygons. A small airplane is visible in the sky through the windows.

HÉRITAGES

UN FILM DE PHILIPPE ARACTINGI

DOLCE VITA FILMS
présente

HÉRITAGES

AVEC
LUC ARACTINGI
MATHIEU ARACTINGI
EVE ARACTINGI
DIANE ARACTINGI
PHILIPPE ARACTINGI
MARIO BASSIL

UN FILM DE
PHILIPPE ARACTINGI

SORTIE LE 28 OCTOBRE

durée : 1h36

DISTRIBUTION
ZELIG FILMS
01 53 20 99 68
contact@zeligfilms.fr

RELATIONS PRESSE
ZEINA TOUTOUNJI-GAUVARD
06 22 30 12 96
zeina.toutounji@gmail.com



En fuyant une nouvelle fois le Liban en Juillet 2006, le réalisateur Philippe Aractingi prend conscience que, depuis cinq générations, ses ancêtres fuient comme lui les guerres et les massacres.

Dans une fresque où se croisent avec légèreté photos, archives et mise en scène ludique, il entreprend le récit des pérégrinations de sa famille à travers le Levant.

Un film sur l'exil, la mémoire et la transmission, plein d'émotion et d'honnêteté.



ENTRETIEN AVEC PHILIPPE ARACTINGI

Votre dernier film, HÉRITAGES, est le plus personnel de votre cinématographie. Pourquoi ce film ? Qu'est-ce qui l'a déclenché ?

C'était en 2006, lorsque je me suis retrouvé en train de tenter pour une énième fois le chemin de l'exil, j'ai commencé à réfléchir aux problèmes liés aux déplacements de population, au droit d'asile, à l'exil, des questions qui sont de plus en plus d'actualité aujourd'hui avec le flux d'émigrants qui arrive en Europe. C'était à la suite de la guerre entre Israël et le Hezbollah, une énième guerre qui venait s'inscrire dans ma vie. Moi qui ai toujours, au travers de mes documentaires et de mes films de fiction, voulu filmé la vie des autres, j'ai réalisé que ce que je vivais là était aussi quelque chose d'exceptionnel. Je comprenais aussi que c'était vers l'intérieur qu'il me fallait regarder cette fois-ci. C'est à ce moment là que j'ai voulu faire HÉRITAGES.

On sent dans votre film, comme une urgence à se raconter et se mettre en scène, pourquoi ?

Oui, j'avais besoin de raconter ce départ hâtif en bateau militaire vers la France. Cette guerre et par la suite cet «arrachement» pressant soulevaient en moi un sentiment de déjà-vu, où plusieurs histoires semblaient faire écho, celles d'autres familles migrantes d'origine algérienne, polonaise, italienne qui avaient vécu des moments semblables. Tous ces gens qui me racontaient leurs propres histoires m'ont donné envie de continuer à raconter la mienne.

Il y avait aussi, cette récurrence avec l'histoire de ma grand-mère, qui avait quitté son pays natal par bateau militaire, 90 ans plus tôt, au

moment où les troupes françaises débarquaient en Orient. Cette coïncidence m'a poussé à remonter le temps pour constater qu'aucun de mes parents, grands-parents ou de mes ascendants sur cinq générations, n'était né et mort au même endroit. Tous ont dû fuir, au moins une fois dans leur vie, une guerre ou un massacre. Notre famille était-elle condamnée à l'exil ou était-ce le Levant qui portait en lui ces mêmes histoires de guerres et de fuites ? Il me fallait comprendre, chercher, non seulement dans mon histoire personnelle mais aussi dans celle du Levant.

En voyant le film on se pose la question sur la transmission, faut-il raconter à ses enfants son passé ?

Ce long-métrage est un travail de longue haleine (4 ans). J'ai d'abord commencé par faire un premier court métrage ; le premier chapitre du film puis je me suis arrêté, de peur sans doute de faire un film trop personnel. Puis un jour en 2007, ma fille me demande pourquoi avon-nous quitté le Liban. Que dire à un enfant ? Comment expliquer la guerre ? Comment expliquer l'exil ? Comment justifier le fait que nous sommes partis alors que d'autres sont restés ? J'ai compris que si je ne parlais pas de notre départ, si je ne racontais pas mon passé à mes enfants, je ne pourrais tout simplement pas avancer et encore moi permettre à mes enfants d'évoluer. Je me suis mis alors à faire des recherches sur l'exil et la transmission. J'ai rencontré Boris Cyrulnik qui m'a expliqué qu'il y a «deux erreurs à ne pas commettre: ne pas parler du passé et trop en parler. » C'est pour cela que la meilleure solution est de transmettre via ce que les psychanalystes appellent le par le

«détour par le tiers», c'est-à-dire un moyen de représenter ce qu'on n'a pas la force de dire. Pour éviter de réactiver la blessure, il faut la sublimer. C'est en quelque sorte la fonction de l'artiste.

Est-ce pour cette raison que vous avez demandé à vos enfants de jouer le rôle de leurs aïeux ?

Tout à fait. Remodeler son histoire, pour lui redonner naissance avec humour, est une façon de contourner le traumatisme. Ce « tiers » dont Cyrulnik parle, était pour moi l'artifice du jeu, celui du cinéma. C'est d'ailleurs pour cette raison que j'ai demandé à mes enfants non pas d'écouter notre histoire telle quelle, mais de la « jouer » en reprenant le rôle de leurs ancêtres. En métamorphosant la souffrance en œuvre d'art, on la sublime. Cette démarche a eu un effet presque thérapeutique pour nous.

Avant de terminer le film, avec ma femme Diane nous l'avons montré à nos enfants pour leur demander leur avis. Certaines scènes ont d'ailleurs été coupées, parfois même changées en fonction des désirs et appréhensions de chacun. Ce film est le travail collectif de toute une famille, une œuvre qui s'apparente au spectacle des troupes de cirque familial.

Et qu'en est-il des réactions dans le monde ?

Lorsque ce film est sorti au Liban j'avais peur des réactions du public au côté «personnel» du film, en fait c'était totalement l'inverse. L'identification était totale. De nombreuses personnes étaient littéralement « bouleversées » par le film, et des parents ont utilisé HÉRITAGES pour raconter leur propre passé à leurs enfants. Mon film est devenu ce «tiers nécessaire» pour les autres afin qu'ils puissent parler de leur passé.

Hors du Liban, dans de nombreuses capitales et dans les festivals, les

spectateurs venaient spontanément vers moi pour me dire qu'ils se sont identifiés au film parce que, dans leur famille ou parmi leurs proches, des personnes avaient quitté leur pays et avaient dû s'adapter à une autre culture. HÉRITAGES parle des différentes facettes de l'exil, la culpabilité, l'adaptabilité, la nostalgie, la double culture, l'identité, la perte de la langue maternelle, et même, un peu, des familles chrétiennes d'Orient... Nous avons tenté d'aborder ces sujets graves avec humour.

Le film contient des éléments pédagogiques, même si l'Histoire est racontée de façon non exhaustive. Pourquoi ce choix ?

Mon ambition était aussi de raconter la grande Histoire du Levant sur cent ans vue à travers les yeux de ma famille. Le film revient sur les événements principaux qui ont marqué le Moyen-Orient entre 1913 et 2013, j'ai mis l'accent sur ceux qui ont marqué la vie de mes parents et de mes grands-parents. Pour moi, raconter l'Histoire, c'est s'attacher surtout aux conséquences qu'ont les grands événements sur le quotidien des individus et des familles. L'Histoire prend tout son sens lorsqu'on la rapporte à une expérience humaine à laquelle on peut s'identifier. J'ai voulu que ce film se raconte comme un livre, un « récit de filiation » en sept chapitres.

Au final, HÉRITAGES est un voyage dans le temps. C'est une histoire vraie construite au travers du prisme de la mémoire, de ce qu'elle accepte de nous livrer. C'est un « mezzés d'images » qui mélangent photos d'archives familiales, archives nationales, passages documentaires et capsule de fiction. Le tout dans une forme créative et selon un équilibre minutieusement réfléchi.

Un livre d'histoire en quelque sorte?

HÉRITAGES est aussi une réaction contre l'entêtement des Libanais à

vouloir supprimer leur passé. Dans les écoles au Liban, les manuels d'histoire s'arrêtent en 1943 lorsque le pays accède à l'indépendance. Au-delà de cette date, aucune version officielle de l'histoire contemporaine du pays n'a été validée. Non seulement on n'enseigne pas l'histoire, mais on la répète.

HÉRITAGES devient une sorte de référence. Le film est projeté d'ailleurs dans plus de 70 lycées au Liban.

Quelles conclusions en tirez-vous aujourd'hui?

Le 21 siècle est de plus en plus enclin à voir les populations se disperser à cause des problèmes liés aux guerres mais aussi au réchauffement planétaire. HERITAGES parle de la difficulté de faire des choix en fonction d'évènements extérieurs et non de ses désirs profonds. Des choix

qui sont encore plus durs lorsqu'ils engagent des enfants. Il m'a semblé nécessaire de raconter notre parcours et de prendre le risque de me livrer pour qu'HÉRITAGES soit avant tout un partage.

A l'opposé d'une œuvre faite « pour la gloire », ou la critique... Ce film je l'ai fait avant tout pour nos enfants, tous nos enfants.

vouloir supprimer leur passé. Dans les écoles au Liban, les manuels d'histoire s'arrêtent en 1943 lorsque le pays.

Paris, août 2015



LA CONDITION DE L'EXILÉ

PHILIPPE ARACTINGI INTERROGE BORIS CYRULNIK

Philippe Aractingi : Je rencontre beaucoup d'exilés, tous obsédés par leur pays. En quoi consiste exactement le problème de ces gens qui n'arrivent pas à lâcher prise avec leur pays d'origine ?

Boris Cyrulnik : Nous ne sommes pas les seuls à devoir nous confronter à ce problème ! Tous ceux qui ne sont pas aujourd'hui en Afrique de l'Ouest, sont des descendants d'émigrants. C'est-à-dire que nous avons tous ce problème dans notre âme ; et nous avons tous eu à le régler, à un moment ou à un autre. Ce problème définit la condition de l'exilé : la perte des racines, la nostalgie ; c'est-à-dire la douleur du nid perdu. Tous les exilés ressentent cette souffrance et l'acceptent pour préserver leurs enfants. « Je sais que grâce à mon sacrifice, eux pourront se développer et être plus heureux que moi ». Mais c'est une faute de raisonnement que commettent tous les exilés. En raisonnant de cette manière, on offre aux enfants une base d'insécurité. Alors que si l'exilé dit : « je souffre d'avoir quitté mon pays, mais je vais travailler pour garder la fierté de mes racines mais aussi apprendre la langue, le rituel du pays d'accueil », alors il offre une base de sécurité à ses enfants.

Vous dites que les exilés éprouvent la nostalgie d'avoir quitté une enfance heureuse, une vie douillette. Dans mon cas, ce nid douillet est en toute objectivité pourri ! C'est un pays en guerre ! De quelle nostalgie parle-t-on ?

C'est vrai que la fierté de nos origines n'est possible que sur un plan mythique! On fait revivre son pays par la langue, les objets, les récits, et bien sûr les œuvres d'art. La seule bonne solution, c'est de combiner la fierté des origines avec l'intégration de la culture d'accueil. C'est comme cela qu'on apprend deux cultures et deux langues, et que chacune enrichit l'autre.

Oui, mais que dire à ses enfants ? A quoi bon transmettre un mythe si cela doit entretenir la souffrance ?

Comme la chimère, le mythe n'est jamais un mensonge, il n'est composé que de choses vraies ! Tout est vrai dans le mythe, mais le tout n'existe pas ... ou n'existe plus. La nostalgie, cette culture de la vie perdue, peut acquérir une dimension érotique : cette douleur est une douleur agréable ! J'idéalise mon pays, j'embellis sa culture, je pleure et comme dans la poésie et le théâtre antiques, je me fais joliment souffrir. Je me fais délicieusement mal en pensant à mon merveilleux pays perdu. En supprimant la nostalgie, on supprime la plus belle partie de la personnalité des exilés, sa richesse.



Dois-je dire à mes enfants ce que j'ai vécu ? Dois-je leur parler du traumatisme de la guerre ?

Il y a deux erreurs à ne pas commettre : ne pas en parler et trop en parler. L'intention protectrice qui nous empêche d'en parler est la plus stupide. C'est-à-dire qu'en voulant protéger ses enfants, on les prive de leur représentation de leurs racines. Si on n'en parle pas, on transmet l'angoisse. La deuxième mauvaise solution, c'est de trop en parler, dans le détail. Si vous racontez l'horreur de ce qui vous est arrivé, vous transmettez non pas votre traumatisme, mais la représentation de votre traumatisme, directement dans la tête de vos enfants.

Mais alors quelle est la juste voie à suivre?

Les psychanalystes utilisent l'expression du « détour par le tiers », c'est-à-dire un moyen de représenter ce qu'on n'a pas la force de dire. Pour éviter de réactiver la blessure, il faut la sublimer. C'est la fonction de l'artiste. Toutes les cultures ont des artistes, car ils sont les seuls à pouvoir dire de manière belle, émouvante – un artiste peut faire pleurer – ce qu'on n'a pas la force de dire. Au Rwanda, il y avait une forme de politesse qui faisait qu'on ne parlait pas de ses malheurs de la journée. Mais le soir, il y avait des veillées, avec des pièces de théâtre où l'on rejouait les tragédies. Par l'intermédiaire de la scène, les comédiens deviennent mes porte-paroles. L'artiste est mon représentant et grâce à lui, mon message rentre dans la culture et se transmet aux enfants. C'est une autre manière de parler, et chaque culture invente la sienne : la poésie, la chanson, le cinéma etc...

Mais ne risque-t-on pas, en « passant par le tiers » de perdre une partie de la vérité ?

Un film, même si c'est une fiction, même s'il comporte des erreurs, est quelque chose de très important parce qu'il invite à la parole. Le film empêche le silence, le trou angoissant.

La mémoire, ce n'est pas le retour du passé, c'est la représentation de notre passé. Quand on prend des notes au jour le jour et qu'on les met de côté, si on les reprend trois ans après, on s'aperçoit que rien ou presque de ce qu'on avait noté ne nous est resté en mémoire. Ce qu'on dit de mémoire n'est pas le passé, ce n'est que notre représentation du passé.

Quand on se raconte sa propre histoire, que l'on se souvient, on se fait une représentation de soi – « représentation » au sens théâtral, et aussi psychologique, du terme. De la même manière, un film est la représentation d'une histoire, et non pas l'histoire elle-même. En représentant, en mettant l'image en récit, on devient maître de son destin. En devenant le « metteur en scène » de sa propre vie, on devient enfin libre. En métamorphosant la souffrance en œuvre d'art, on la sublime.

Quels conseils avez-vous pour ceux qui n'ont pas les moyens de sublimer, grâce à l'art ?

Votre film m'a beaucoup touché. D'abord parce qu'il parle à tous ceux qui ont vécu des histoires familiales, et donc il me parle à moi aussi. Ma famille aussi a été chassée de partout... En ce qui me concerne, j'ai longtemps adopté la solution de me taire pour ne pas angoisser mes enfants ... Mais aujourd'hui j'essaie de faire comme vous, j'invite des amis historiens et je parle avec eux de mon histoire, de mes traumatismes, en présence de mon fils, de façon à ce qu'il y ait un détour par le tiers. Chacun choisit le tiers qui lui convient le mieux : pour vous, c'est l'image, le film ; pour moi, c'est le récit écrit, la représentation verbale.

PHILIPPE ARACTINGI **FILMOGRAPHIE**

2007 **SOUS LES BOMBES**

23 prix dont:

Prix Human Rights Film, 64ème Festival de Venise 2007

Prix « Altre Visioni » , 64ème Festival de Venise 2007

Muhr D'or et meilleure actrice, Festival de Dubai 2007

Musique Originale, Coup de Cœur du Jury et Prix du Public, Luchon 2008

2005 **BOSTA**

Meilleur scénario, Festival de Carthage 2002

Murex d'Or, Lebanon

Meilleur Premier Film, au Festival du Film Arabe de Rotterdam

Prix du Public, Queens International Festival

Prix du Jeune Public, festival Arte Mare de Bastia

*Il a réalisé plus de 40 documentaires et court-métrages,
dont voici une sélection :*

1995 **LE RÊVE DE L'ENFANT ACROBATE**

(Documentaire)

1993 **VOL LIBRE AU LIBAN**

(Court Métrage)

1992 **BEYROUTH DE PIERRES ET DE MÉMOIRES**

(Essai- 18')

1992 **PAR LE REGARD DES MÈRES**

(Documentaire)

LISTE TECHNIQUE

Directed by **Philippe Aractingi**
Written by **Diane and Philippe Aractingi**
Original Score **René Aubry**
Additional Score **Tania Saleh / Wael Kodeih**
Olivier Milchberg
Walid Nahas
DOP **Wassim Nohra**
Elie Haswani
Nidal Abdul Khalek
Philippe Aractingi
DOP Paris **Rémi Mazet**
Sound **Mouhab Chanesaz**
Sound Paris **Frédéric Dabo**
Costumes **Bshara Atallah**
Costumes Paris **Hélène Caillet**
Art Director **Roland Ascheid**
Sofia Moussa
Editing **Christine Safi L.E.A**
Deena Charara
Maria Malek
Philippe Aractingi

Sound Editing
Post-Production

Mixing
Executive Producers

Associated Producers

DB studios (Rana Eid)
The Post Office
Fantastic Film Factory
The Council
ARRI Film (Max Rammler)
Fantascope Production
Diane and Philippe Aractingi
Dolce Vita Films
Marc Irmer
Ina
Sylvie Cazin
AMKA FILMS
Tiziana Soudani
RSI Radiotelevisione svizzera
Silvana Bezzola Rigolini
FFA Private Bank
Enjaaz a Dubai Film Market Initiative
Rose Production